

## 1. Le problème

En entendant les djihadistes parler de la guerre sainte, nous nous rendons compte que les guerres saintes ne se trouvent pas seulement dans leurs textes sacrés mais aussi dans les nôtres. Le dimanche matin, quand la communauté se réunit ici pour la prière du matin, mes confrères ne peuvent pas s'empêcher de noter la ressemblance du langage de psaume 149 avec celui des guerriers de Al Kaida ou de Daech: 'Les fidèles, radieux de gloire, chantent et dansent de joie... tenant à pleine main l'épée à deux tranchants, pour tirer vengeance des nations, infliger aux pays leur châtement, pour lier de chaînes les rois, et d'entraves de fer les puissants, leur appliquer la sentence écrite, à la gloire de tous ses fidèles.'<sup>1</sup> La guerre sainte n'est pas un thème marginal de la Bible. Pour les croyants juifs ce n'est guère possible de comprendre la naissance de leur peuple sans la violence des guerres saintes qui mettent le dynamisme national au service de leur cause religieuse et vice-versa.<sup>2</sup> (Voir p.10). Les textes vont jusqu'à présenter ces guerres comme ordonnées par le Seigneur.

C'est surtout dans la tradition deutéronomiste qu'on trouve le thème des guerres saintes. Bien sûr, les exégètes font observer que cette tradition deutéronomiste n'est plus qu'une des rivières de la tradition qui alimentent le fleuve du Pentateuque dans sa présentation de l'histoire d'Israël. Cela n'empêche que le langage deutéronomiste est percutant et violent, quand il s'agit de voir comment Dieu va, ou Israël doit, intervenir contre les peuples de Canaan.<sup>3</sup> C'est ainsi que Moïse transmet au peuple les instructions du Seigneur concernant le traitement des peuples indigènes de Canaan : 'Quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura introduit dans le pays où tu entres pour le posséder, et qu'il aura chassé de devant toi des nations nombreuses [...] et que l'Éternel, ton Dieu, les aura livrées devant toi, et que tu les auras frappées, tu les

---

1. Psaume 149, 4-9a.

2. Il y a les guerres offensives contre Sehon et Og (Nb 21,21-35, Dt 2,26-3,17), puis la conquête de Canaan (Jos 6-12), ensuite les guerres défensives contre Madian (Nb 31) et contre les oppresseurs de l'époque des Juges (Jg 3-12) et les guerres de libération nationale, avec Saül et David (1 S 11-17 ; 28-30, 2 S5. Voir H. Cazelles et P. Grelot, Les combats de Yahweh dans l'histoire, dans : Vocabulaire de théologie biblique, s.v. Guerre, Paris 1962, 426s.

3. Ceux-ci seront expulsés (hébreu *nsl* Dt 7,1), repoussés (*hdp* Dt 9, 4), dépossédés (*yrs* Dt 9,5, 12,29), retranchés (*krt* Dt 12, 29) et détruits (*smd* Dt 12, 29). La sanction ultime est 'l'anathème' (*herem*). Cf. Ronald Bergey, La conquête de Canaan : un génocide ? <http://larevuereformee.net/articlerr/n225/la-conquête-de-Canaan-un-génocide>. Pour une analyse plus détaillée de la théorie deutéronomiste de la guerre, voir: Norbert Lohfink [éd.], Gewalt und Gewaltlosigkeit im Alten Testament, Questiones Disputatae 96, Freiburg, Basel, Wien 1983, 65-75.

détruiras entièrement comme un anathème',<sup>4</sup> c'est-à-dire comme quelque chose à exterminer radicalement. Pour la plupart de nos contemporains éclairés ce texte de livre du Deutéronome appartient à un ensemble d'idées religieuses qu'ils ont déjà rejetées tout court et ce texte ne fera que les confirmer dans leur attitude. Tout de même, beaucoup de chrétiens se sentent plutôt gênés, pour ne pas dire choqués, de trouver de tels textes dans leurs livres inspirés.<sup>5</sup> Comment les réconcilier avec d'autres textes qui reflètent une image de Dieu bien différente : celle d'un Dieu libérateur des opprimés, protecteur de la vie et promoteur de la justice et de la paix ? Voilà notre question.

## 2. Lien entre monothéisme et violence ?

Je pose cette question sans isoler ma tradition chrétienne de la tradition juive et – il faut le dire clairement - sans me désolidariser des musulmans. Car, malgré les grandes différences entre les trois religions quant à leurs idées sur l'origine, le statut et l'interprétation de leurs textes sacrés, il n'en reste pas moins qu'il y a un fond commun : la foi en un seul Dieu, qui a créé le ciel et la terre ; qui est source de toute vie, de toute justice et de toute paix ; qui a parlé par ses prophètes ; qui instruit les hommes par des textes sacrés et qui, à la fin, jugera les vivants et les morts. Nous chrétiens, tout en portant aujourd'hui des critiques acerbes au Coran comme source de violence, risquons d'oublier ce fond commun. Nous n'aimons pas être associés à l'islam. Il y a tout de même pas mal de sociologues et d'historiens qui, en mettant le judaïsme, le christianisme et l'islam dans le même panier, parlent de la violence innée de ces religions monothéistes. Selon eux, la foi en un seul Dieu, qui ne tolère pas d'autres dieux à ses côtés, conduit nécessairement à l'intolérance, sinon à la violence. 'N'y aurait-il pas dans le code génétique du monothéisme une graine de violence qui entraînerait la transformation inéluctable d'un message d'amour et de fraternité en discours de haine et d'intolérance ?', demande Nicolas Weill dans Le Monde, où il présente le fameux petit livre de l'égyptologue allemand Jan Assmann 'Violence et

---

4. Dt 7,2. L'anathème est la malédiction que Dieu prononce contre ses adversaires et qui implique l'ordre sacré de les exterminer radicalement. 'Anathème' est tout ce qui est maudit par la divinité, d'abord les idoles, l'or et l'argent de l'ennemi. Donc il est absolument interdit aux guerriers d'Israël de ne pas les détruire, de les sauver ou de se les approprier. Aussi bien que les choses, des peuples entiers peuvent être frappé d'anathème.

5. Constitution dogmatique Verbum Dei 11 : 'Les livres entiers tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, la Sainte Mère Église les tient, en vertu de la foi reçue des Apôtres, pour saints et canoniques, parce que, composés sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur, et ont été transmis comme tel à l'Église.'

monothéisme'. Assmann souligne l'intolérance des religions monothéistes pour s'adresser spécialement au christianisme dont il dit qu'il 'a laissé une traînée de sang particulièrement large dans l'histoire, avec ses croisades, ses guerres de religion, ses persécutions de sorciers et sorcières et d'hérétiques, ses pogroms contre les juifs, la destruction des cultures *païennes* indigènes et les massacres de tous ceux qui confessaient une autre foi.'<sup>6</sup> En France, le publiciste Jean Soler fit paraître en 2009 un livre qui a presque le même titre que l'essai d' Assmann : 'La violence monothéiste'.<sup>7</sup> Aux Pays-Bas Paul Cliteur traite le même sujet dans son livre 'Le dilemme monothéiste', avec le sous-titre, bien entendu sans point d'interrogation : 'Théologie du terrorisme.'<sup>8</sup> Donc notre première question en entraîne une autre : 'Est-ce que le message d'amour et de paix de Jésus a finalement cédé sous le poids d'un monothéisme intolérant et violent ?'

### 3. Des voies sans issue

Nous ne sommes pas les premiers à poser ces questions.

Au cours des siècles les chrétiens ont essayé d'y trouver des réponses. Au 2<sup>ème</sup> siècle nous voyons Marcion, chrétien d'Asie mineure, opposer le Dieu violent de l'Ancien Testament au Dieu pacifique de l'évangile de St. Luc et de St. Paul. Marcion va jusqu'à rejeter l'ensemble de l'Ancien Testament. L'Église a condamné la doctrine de Marcion, de son vivant, mais sous des formes plus mitigées celle-ci a survécu dans certains milieux, où l'on continue à opposer le Dieu de la miséricorde de Jésus au Dieu de la vengeance de la loi mosaïque.<sup>9</sup> Pour les grandes traditions chrétiennes de l'Est et de l'Ouest le marcionisme est une voie sans issue, puisqu'en supprimant l'Ancien Testament, on rend incompréhensible la vie et la mort de Jésus. Cela s'avère par exemple dans le récit de la tentation de Jésus dans le désert. En refusant de se prosterner devant le diable, Jésus s'en rapporte à la confession de foi du livre du Deutéronome : 'C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, et à lui seul tu rendras un

---

6. Jan Assman, Violence et monothéisme, Bayard, Paris 2009, p. 8.

7. Jean Soler, La violence monothéiste, Éd. De Fallois, 2009.

8. Paul Cliteur, Het monotheïstisch dilemma. Theologie van het terrorisme, Arbeiderspers, Amsterdam 2010.

9. Il faut mentionner aussi dans ce contexte la sympathie que le marcionisme a trouvée dans certains milieux académiques de l'Allemagne national-socialiste. Pour Carl Schmitt, fameux juriste allemand et antisémite, voir : Christian Storme, Carl Schmitt et le marcionisme – L'impossibilité théologico-politique, Paris, 2008. Le livre du théologien luthérien Adolf von Harnack 'Marcion. Das Evangelium vom fremden Gott' (1920-1924) a contribué au rejet des juifs dans l'Allemagne des années 20. Ce livre a été traduit récemment par Bernard Lauret : Marcion. L'Évangile du Dieu étranger. Contribution à l'histoire de la fondation de l'Église catholique, Paris 2003.

culte.<sup>10</sup> Ce refus de se prosterner devant tout ce qui n'est pas Dieu est le fil conducteur de toute la vie de Jésus et la cause de sa mort.

Il y a aussi des chrétiens qui, pour résoudre le problème de la violence dans les textes sacrés, nient plus ou moins l'historicité des récits en question. Ils en appellent à des exégètes renommés qui font remarquer que sous la pression des assauts assyriens les théologiens deutéronomistes se sont créés une histoire appropriée, destinée à faire ressortir le caractère unique de ce peuple et son droit de possession de la terre promise. En racontant l'histoire de la conquête de Canaan, les auteurs du Deutéronome ont voulu montrer que le Dieu d'Israël était autrement puissant que le dieu des nations. Cette vision de l'histoire se radicalise pendant et après l'exil, lorsque l'histoire inimaginable des origines sert à remonter le moral d'un peuple battu et humilié. Tout de même il ne faut pas oublier, nous disent les historiens, que les guerres saintes se trouvent dans les écrits des théologiens deutéronomistes plutôt que sur les champs de batailles de Canaan.<sup>11</sup> Prenons l'horrible récit de la chute de Jéricho : 'Ils [le peuple] appliquèrent l'anathème à tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes, les passant au fil de l'épée.'<sup>12</sup> Quant au texte, l'horreur se comprend. Mais quant à l'histoire, l'archéologue Pierre de Miroschedji, directeur de recherche au CNRS et directeur du Centre de Recherche Français de Jérusalem, exhorte à la prudence : 'Aucun archéologue sérieux ne croit plus aujourd'hui que les événements rapportés dans le livre de Josué ont un fondement historique précis.'<sup>13</sup> À première vue un tel constat semble offrir quelque soulagement à qui se sent choqué par le récit en question. Pourtant, l'observation de Miroschedji, si bien fondée qu'elle soit, n'enlève pas notre problème. Ce qui importe pour nous n'est pas tellement l'historicité des récits en question, mais leur présence dans nos livres sacrés et la légitimation religieuse de la violence qu'ils semblent offrir. C'est cette légitimation qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, mènera le théologien Sepúlveda à justifier les guerres espagnoles en Amérique Latine.<sup>14</sup> Ce procédé de légitimation religieuse de la violence n'est d'ailleurs pas

---

10. Mt 4,10 (cf. Dt 6,13).

11. Voir Philippe Abadie, Le livre de Josué, critique historique, Cahier Évangile no 134 (déc. 2005), pp. 23s. qui cite A. de Pury, La guerre sainte israélite : réalité historique ou fiction littéraire, dans : Études théologiques et religieuses 56 (1981), 29.

12. Jos 6,21.

13. La Recherche, n° 391 (2005, 31). Citation dans : <http://www.larecherche.fr/savoirs/dossier/1-pierre-miroschedji-ignorer-bible-serait-attitude-01-11-2005-79898>.

14. Juan Ginés de Sepúlveda, Democrates alter, sive de iustis bellis causis apud Indos, ed. Mexico, 1979, 114ss.

simplement du passé. Pendant la guerre israélo-arabe des six jours en 1967 j'entendais un pasteur protestant louer le Seigneur pour avoir montré aujourd'hui, comme autrefois au temps de Josué, que la terre sainte appartient à Israël et à personne d'autre.

Une troisième voie pour résoudre le problème de la violence dans nos textes sacrés est ce que l'on appelle leur interprétation spirituelle. Un exemple fameux est l'interprétation du verset 9 du psaume 137 par Origène, d'ailleurs un formidable théologien et exégète. Dans ce psaume d'imprécation le psalmiste maudit Babylone : 'Fille de Babel, dévastatrice... heureux qui saisira et brisera tes petits contre le roc !' et Origène de commenter : 'Il s'agit des enfants de Babylone ; ils ne sont rien d'autre que les mauvaises pensées jetant le désordre et le trouble dans notre cœur. Ces pensées, tant qu'elles sont petites et viennent de naître, il faut les saisir et les briser contre la pierre qui est le Christ, et... les juguler (ou les étrangler), afin que pas un souffle d'elles ne subsistent en nous.<sup>15</sup> Sauf tout le respect que nous devons à Origène, aucune application spirituelle d'un texte ne permet d'en négliger le sens littéral, c'est-à-dire le sens signifié par les paroles mêmes, et découvert par une exégèse qui suit les règles de l'interprétation.<sup>16</sup> Cela veut dire qu'on ne peut pas passer sur ce que le psalmiste lui-même a voulu dire. Dans le cas de ce psaume, il n'y a pas de doute que le psalmiste a voulu parler de son désir de vengeance cruelle.

#### 4. Malentendus et préjugés

Avant d'entrer dans le cœur des deux questions que j'ai formulées ci-dessus il faut que nous nous débarrassions de certains malentendus et préjugés. D'abord, tout en reconnaissant le caractère violent de beaucoup d'images et de narratifs bibliques, il ne faut pas, par ailleurs, idéaliser les anciens cultes d'Égypte ou d'Assyrie, les religions polythéistes de Grèce et de Rome ou le brahmanisme de l'Inde y compris son antique régime des castes. Certes, à raison le bouddhisme nous impressionne par sa doctrine et sa pratique de la non-violence. Le premier commandement du bouddhisme est celui de l'Ahimsa, qui ordonne au disciple de s'abstenir de la mise à mort de tout être vivant doté de sens. Et pourtant même le Zen bouddhiste, considéré comme une tradition très pacifique, à un certain moment s'est fait exploiter pour justifier l'expansion militaire de la nation japonaise, au point de voir dans l'acte du kamikaze le plus haut degré d'illumination.<sup>17</sup> Bien sûr, les anciennes religions connaissent une

15. Citation: <http://protestantsvesinet.free.fr/dossier-psaumes/activites-enseignement-psaumes-psaume137.htm>

16. Saint Thomas d'Aquin affirme que 'tous les [sens](#) de la [Sainte](#) Écriture [trouvent](#) leur [appui](#) dans le [sens littéral](#)' (S. [Thomas](#) d'Aquin, s. [th.](#) [1,1](#), [10](#), [ad 1](#)). Voir Catéchisme de l'Église Catholique n° 116.

17. Voir Brian Daizen Victoria, *Zen at War* (2<sup>nd</sup> ed.), Lanham Maryland 2006.

tolérance dans le domaine religieux qu'on ne trouve pas dans les religions monothéistes. Mais d'autres formes d'oppression, d'asservissement et de violences y abondent. Elles découlent par exemple de la déification des empereurs et des pharaons, de la glorification des nations et des castes, et de l'idolâtrie du pouvoir, politique et militaire. Les sociologues et les historiens qui parlent de la violence et de l'intolérance innée des religions monothéistes, croient-ils vraiment que le régime des castes brahmaniques et les structures d'esclavage romaines ne sont pas, à un degré beaucoup plus élevé, des expressions séculaires de la violence ? Les touristes se pâment d'admiration devant la Muraille de Chine ou les pyramides d'Égypte. Mais ne risquent-ils pas d'oublier que leur construction s'accompagnait d'une violence inouïe ? Bertolt Brecht, dans son poème 'Questions d'un ouvrier qui lit', l'a bien vu. On y sent la passion des prophètes de l'Ancien Testament : *'Qui a construit Thèbes aux sept portes ? Dans les livres, on donne les noms des rois. Les rois ont-ils traîné les blocs de pierre ?... Babylone, plusieurs fois détruite, qui, tant de fois, l'a reconstruite ? Quand la Muraille de Chine fut terminée, où allèrent ce soir-là les maçons ? Rome la grande est pleine d'arcs de triomphe. Qui les érigea ?'*

Je passe à un deuxième préjugé. L'intention des auteurs sacrés n'est pas de donner des exemples pour la conduite morale. Ils veulent nous montrer comment le Seigneur, dans le labyrinthe de passions et de folies humaines, qui est l'histoire, reste fidèle à son amour d'alliance. Il s'agit d'une histoire profondément humaine, comme la nôtre, histoire de péché et de sainteté, d'erreurs et de lumières, d'amour et de violence, de joies et d'espoirs, de tristesses et d'angoisses. Dans cette histoire les hommes ont succombé à toutes les tentations auxquelles nous succombons aujourd'hui. Comme nous le constatons aujourd'hui autour de nous, on voit dans la Bible comment les hommes se réclament de Dieu et de la religion pour justifier l'avidité, la volonté de puissance et la violence. Cela n'a rien d'étonnant, d'autant moins que dans la culture antique les narratifs et les images qui montrent un Dieu violent n'avaient pas le caractère choquant qu'ils ont pour nous sous l'influence de la critique de la religion issue des Lumières et les réflexions critiques de la théologie moderne.<sup>18</sup> Pour nous, l'intention religieuse des auteurs, leur volonté d'inciter à la foi et à la confiance, est plus importante pour la compréhension des textes que les images et les narratifs que les auteurs utilisent pour atteindre leur but. Quant aux actes violents représentés par les images et contenus dans les récits, il faut surtout ne pas les imiter. L'intention des auteurs n'est pas de nous donner des exemples pour notre conduite morale.

Il y a un troisième malentendu. Les textes sacrés ne sont pas parole d'un peuple dominateur et impérialiste, mais parole de gens menacés et dépossédés. Le chant de

---

18. Voir Philippe Abadie, *Le livre de Josué, critique historique*, 23s.

victoire de Moïse après la traversée de la Mer Rouge ne ressemble en rien aux fameux chants de victoire des conquérants impérialistes de tous les temps. Moïse chante le Seigneur qui se montre libérateur d'un peuple d'esclaves, lorsqu'il jette à la mer les chars de Pharaon et son armée et que la Mer des Roseaux les engloutit.<sup>19</sup> Nous reprenons ce chant tous les ans à la vigile de Pâques. Une paroissienne me racontait une fois qu'elle avait participé avec sa fille, étudiante, à cette vigile. Après, sa fille disait qu'elle avait apprécié la célébration, surtout les symboles du cierge pascal et de la lumière. Seulement, elle n'avait pas compris pourquoi tout le monde se réjouissait de la mort misérable des pauvres soldats égyptiens 'qui ont sombré comme plomb dans les eaux formidables'. Pour lui faire entendre ce fragment de la Bible, la maman aurait pu lui expliquer, en effet, que le chant de Moïse est autre chose que la marche triomphale de l'opéra Aida, chant de triomphe des troupes égyptiennes défilant devant le pharaon : 'Vois en tous lieux, triomphateur, ta gloire proclamée... Que de fleurs soit semée la route du vainqueur.' Il s'agit du chant d'un peuple d'esclaves qui célèbre sa libération de la tyrannie et de l'oppression.

## **5. L'intention des récits bibliques et la 'jalousie' du Seigneur**

Il s'agit donc de repérer l'intention sous-jacente des récits qui nous gênent par toute une imagerie de violence, d'envie et de combativité. Il faut que nous dépassions cette imagerie qui risque de cacher l'autre face de Dieu, celle d'un Dieu de paix et de communion. Or, ces deux faces se trouvent l'une à côté de l'autre, dans les mêmes textes sacrés, dans la même Bible, dans le même livre et voire dans le même psaume. Cela me mène à l'hypothèse suivante. Loin de s'exclure, il y a une relation intrinsèque entre les deux images. Selon la vision des auteurs sacrés Dieu ne peut s'empêcher d'être intolérant et jaloux pour être miséricordieux et pacifique. Comment expliquer ce rapport ? Ici nous touchons à l'intention sous-jacente de toute la Bible qui s'exprime dans la notion du souci jaloux de Dieu.<sup>20</sup> Il vaut la peine de regarder cette notion de plus près. Nous la rencontrons dans le premier commandement : 'Tu ne te prosterner pas devant ces images [des idoles] ni les serviras, car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux.'<sup>21</sup> Il ne s'agit pas ici d'une révélation concernant l'unité numérique de Dieu, mais d'un appel existentiel à rejeter toutes les idoles qui menacent l'homme et son humanité, en faisant appel à ses désirs obscurs.

---

19. Ex 15,1-4.

20. La notion du souci jaloux de Dieu joue un rôle crucial dans l'œuvre théologique de Abraham Joshua Heschel, par exemple : L'Homme n'est pas seul, Ed.: Présence, 1989 et le livre sur les prophètes : The Prophets, 1962.

21 Ex 20,5.

Parlant d'idoles il faut penser aux divinités de la fertilité et de la prospérité, les Baal, les Ashera et les Ashtarte, qui donnent à la terre et à la nation leur caractère sacré. Ces déités sont des idoles parce qu'elles assujettissent l'homme à la gloire d'une nation et de sa terre. Il faut penser aux dieux de la guerre qui garantissent les succès militaires et économiques. Ils sont des idoles, des molochs dévorant, se repaissant d'innombrables sacrifices humains. Il faut penser aux pharaons d'Égypte et aux rois de Babylone, entourés d'une auréole divine. Ils sont des idoles parce qu'ils signifient la sacralisation du pouvoir politique. Or, cette sacralisation constitue une horreur pour la conscience religieuse d'Israël, qui refuse d'idolâtrer un roi.<sup>22</sup> À la base de la foi monothéiste se trouve ainsi la conviction que seul l'homme qui se prosterne uniquement devant le Seigneur assure sa liberté. Donc, loin de menacer l'humanité de l'homme, la foi monothéiste juive en est le garant le plus sûr.<sup>23</sup> Le plus grand souci du Seigneur est le bien-être de l'homme, ou, comme le disait saint Irénée de Lyon : 'La gloire de Dieu c'est l'homme vivant.'<sup>24</sup>

Tout cela se trouve dans la notion du souci jaloux du Seigneur. Il n'est pas facile de trouver une traduction adéquate pour le mot hébreu 'qin'a', qui signifie 'zèle' ou 'jalousie'. Le plus souvent nous parlons de 'jalousie' dans un contexte moralisant. Le mot a pour nous un sens négatif, en tant qu'il signifie un amour-propre narcissique, une incapacité à reconnaître les succès et les qualités de l'autre. Car la 'jalousie' du Seigneur ne signifie pas un vice moral, mais une qualité religieuse. 'Le zèle jaloux de Dieu', dit le père Jacques Guillet, 'est la passion qu'il apporte à tout ce qu'il fait et à tout ce qu'il touche. Il ne peut supporter qu'une main étrangère vienne profaner tout ce à quoi il tient, tout ce que son attention sanctifie et rend sacré. Il ne peut souffrir qu'aucune de ses entreprises défaille...'<sup>25</sup> On peut comparer le 'zèle jaloux de Dieu' avec le zèle d'un père de famille qui se fait du souci, lorsqu'il voit ses fils bien aimés fréquenter des milieux louches, où ils s'exposent aux influences corruptrices des trafiquants de drogue, des cambrioleurs et des escrocs. Ce père fera tout ce qu'il peut pour revendiquer son autorité éducative contre ces influences rivales. Il ira même jusqu'à chercher ses rivaux dans la rue pour les mettre en bouillie. Sa jalousie ne provient pas de l'amour-propre, mais d'un souci passionné pour le bien-être de ceux qu'il aime.

---

22. Voir 1 Sam 8.

23. C'est le message que l'un des plus grands philosophes et théologiens juifs du vingtième siècle, Abraham Heschel, n'a pas cessé d'expliquer, surtout dans son livre monumental sur les prophètes : Abraham Joshua Heschel, *The Prophets*, New York 1962, notamment le chapitre 'L'adoration du pouvoir'.

24. *Adversus Haereses*, IV, 20,7.

25. Jacques Guillet, s.v. Dieu, *Vocabulaire de Théologie biblique*, Paris 1962, 215.

Tout de même reste la question : pourquoi les historiens deutéronomistes ont-ils cru devoir exprimer cette notion du souci jaloux de Dieu par des images et des narratifs qui semblent approuver et justifier la violence contre des hommes, des femmes et des enfants innocents, pour la seule raison qu'ils étaient des païens.

## 6. Le péché originel du monothéisme

Même la foi en Yahvé, le seul Éternel, n'est pas préservée du péché originel. Cette foi exige désintéressement et détachement. Mais le serpent de la tentation y introduit subtilement l'intérêt et le calcul et on arrive à adorer, au lieu du seul Éternel, une religion, un temple, une terre, une nation, une race, une culture. C'est ce qui apparaît dans les conflits sanguinaires qui ont eu lieu entre les civilisations et les religions rivales de notre monde, autour de leurs sanctuaires et de leurs terres saintes. On les connaît : les croisades et les conflits interminables autour de ce qui est 'terre sainte' pour les Juifs, mais aussi pour les chrétiens et les musulmans, autour du Mur du temple, de la Basilique du Saint-Sépulcre et de la mosquée al-Aqsa. On se rappelle des violentes oppositions entre hindous et musulmans autour de la mosquée ou temple d'Ayodhya en Inde, les guerres autour du Kosovo, terre sainte de l'État serbe, les troubles autour du sanctuaire shiite de l'Imam Ali à Al Nadjef en Iraq... La liste est longue et elle paraît ne pas avoir de fin. Le péché semble avoir pénétré jusqu'au cœur des grandes religions. Comment cela a-t-il été possible ?

L'historien de la littérature et anthropologue français René Girard a retracé et expliqué les mécanismes qui de toutes parts conduisent à la violence. Au fond, pour Girard, le péché originel est l'accusation et la victimisation de l'autre.<sup>26</sup> Le meurtre d'Abel par son frère Caïn est pour Girard l'image d'un 'meurtre fondateur' de nos sociétés humaines, le péché originel qui se répercute sur toute l'histoire humaine, influant sur toutes les relations des hommes entre eux et avec Dieu. Ce meurtre est à l'origine d'une culture née de la violence, en ce sens que le premier meurtre déclenche en même temps le premier développement culturel de l'humanité. Essentiels pour ce développement sont les mécanismes qui servent à contrôler la force autodestructrice de la violence. On fait retomber la violence collective sur une victime, sinon innocente, du moins pas plus coupable que les autres. C'est ce que Girard appelle le mécanisme victimaire. Le besoin d'effectuer des sacrifices (Girard parle du 'mécanisme sacrificiel'), qui expriment la violence et, au même temps, la contrôlent, en est l'expression religieuse. La société humaine ne retrouve la paix et la communion qu'en sacrifiant le bouc émissaire. Les hommes ne réussissent pas à

---

26.Voir : [fr.wikipedia.org/wiki /René\\_Girard](http://fr.wikipedia.org/wiki/René_Girard).

protéger leur société contre la force destructive de la violence, sinon en projetant leur culpabilité sur une victime qui la porte et, en même temps, l'enlève.

Or, selon Girard, la violence faisait partie de la société israélite comme de toutes les autres sociétés humaines. Voilà pourquoi les textes de la Bible ne sont en rien préservés des mécanismes victimaires et sacrificiels, qu'on trouve dans toutes les cultures. Ils ne sont pas à l'abri du péché originel. Dans ces textes on trouve ce qu'on trouve partout : que les hommes sont enclins à projeter leur culpabilité sur l'autre et à faire retomber sur l'autre, et sur Dieu même, la responsabilité principale des maux dont ils souffrent et des massacres qu'ils perpètrent entre eux.

Mais il y a tout de même une grande différence entre Israël et les autres cultures de l'ancien orient. C'est la propension que l'on trouve dans la Bible à favoriser les victimes de la violence. La Bible est unique en ce que ses textes conservent de plus en plus la mémoire des victimes plutôt que celle des triomphateurs et c'est ainsi qu'à l'intérieur de la Bible commence le processus qui conduit au dévoilement du vrai caractère inhumain et immoral de la violence. Le psalmiste chante les victoires du Seigneur, tout en mettant les humbles, les persécutés, les pauvres, les orphelins et les veuves au centre de sa prière. Il retourne même l'image d'un Dieu guerrier contre elle-même : 'Yahvé met fin aux guerres jusqu'au bout de la terre ; l'arc, il l'a rompu, il a brisé la lance, il a brûlé les boucliers au feu.'<sup>27</sup> Girard souligne particulièrement le rôle des prophètes dans ce processus de la découverte de ce qu'est la violence. Je le cite : 'Ce que disent les prophètes, au fond, c'est toujours : peu important les prescriptions légales [notamment concernant le culte sacrificiel (jh)] pourvu que vous ne vous battiez pas les uns avec les autres, pourvu que vous ne deveniez pas des frères ennemis.'<sup>28</sup> La révélation de ce qu'est la violence trouve son accomplissement dans l'évangile. L'enseignement de Jésus, surtout dans le sermon de la montagne, et sa mort violente représentent à la fois la révélation ultime de l'humanité de Dieu et le dévoilement ultime de l'inhumanité de la violence humaine. 'Pour Jésus', dit Girard, 'la parole qui vient de Dieu, la parole qui suggère de n'imiter nul autre que ce Dieu, ce Dieu qui s'abstient de toutes représailles et qui fait briller son soleil ou tomber sa pluie indifféremment sur les « bons » et sur les « méchants », cette parole, pour lui, reste absolument valable jusqu'à la mort, et c'est de toute évidence ce qui fait de lui l'Incarnation de cette Parole.'<sup>29</sup>

---

27. Psaume 46,10

28. René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, éd. Grasset 1978, 232.

29 René Girard, *ibid*, 301.

## 7. La plus grande responsabilité des chrétiens

Mais l'histoire de la violence a continué après Jésus. Girard ne peut que constater que les fils, en christianisme, ont répété, en les aggravant, toutes les erreurs de leurs pères judaïques et ont 'réinjecté' la violence dans la divinité et de cette façon ils se sont déchargés de leur responsabilité à l'égard de tous les hommes.<sup>30</sup> Ceci se manifeste d'abord dans l'antijudaïsme chrétien qui traite les Juifs comme des 'boucs émissaires'. Il y a tant d'autres pages noires : la conversion forcée des Saxons, les croisades, l'expulsion des Maures et des Juifs, la conquête violente des Amériques, les chasses aux sorcières et aux hérétiques, la traite des esclaves, les guerres de religion au XVIe et XVIIe siècle... Je mentionne les pages noires de l'histoire des chrétiens. Bien sûr, le vingtième siècle a connu des horreurs autrement terribles : les grandes guerres du XXe siècle, les camps de concentration et d'extermination, les camps du goulag, les bombardements de masse, les génocides. On connaît les mots et les noms pour toujours liés aux images de la mort et de la destruction: Le 'Medz Yeghern', 'Le grand Crime', comme les Arméniens appellent le grand génocide de 1915, qu'ils ont commémoré le 24 avril dernier. Poutine n'aime pas qu'on parle de la Kolyma, création de Staline, appelée le 'four crématoire blanc' dans l'extrême est de la Russie. Il y a Auschwitz et Birkenau, Sobibor, Dresde, Hiroshima, le Camp S21 au Cambodge de Pol Pot, les milliers de 'laogai' chinois, etc... Mais si, ce soir, j'attire l'attention sur les pages noires du christianisme, c'est parce que je crois, avec René Girard, que les chrétiens ont une responsabilité plus grande. Car leur évangile les exhorte avec insistance à rompre avec les mécanismes victimaires, sacrificiels et revanchards, à la suite de Jésus. Et c'est ici que se trouve la clé de ce qui ferait surmonter la violence. Pour la même raison je ne veux pas m'appesantir sur la violence qui fait rage dans l'islam. Nous savons suffisamment que l'islam, affronté partout à un monde sécularisé, traverse une crise inouïe. Je suis exaspéré des atrocités commises par les extrémistes de Daech et de Boko Haram, comme je me suis d'ailleurs fait mon opinion sur le caractère violent de l'expansion de l'islam, voulu par le prophète. Je puis pointer le Coran pour y trouver les multiples passages qui justifient la violence contre les infidèles, comme par exemple la Sourate 9,5 : 'Tuez les associateurs (polythéistes) où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade. Si ensuite ils se repentent, accomplissent la Salat (la prière) et acquittent la Zakat (l'aumône), alors laissez-leur la voie libre, car Allah est Miséricordieux et Celui qui pardonne.' Je puis citer bien d'autres textes de ce genre, mais je préfère interroger le christianisme plutôt que l'islam, car l'évangile montre un chemin que le Coran ne connaît pas, ce qui veut dire que la responsabilité des chrétiens est plus grande. Je ne

---

30. René Girard, *ibid.* 325.

dis pas que le Coran ne contient pas, lui aussi, des chemins qui peuvent contribuer à la paix, mais il ne connaît pas le chemin radical recommandé par Jésus. C'est pourquoi je préfère de parler de notre responsabilité plutôt que de la leur.

## **8. Le problème de la non-violence : le Sermon sur la Montagne**

Voici ma conclusion. Je ne nie pas que certains textes de la Bible nous confrontent à un problème, en tant qu'ils contiennent des images et des narratifs qui semblent justifier la violence. J'ai indiqué des pistes pour situer et comprendre ces textes. La notion du souci jaloux de Dieu y joue un rôle crucial.

Mais, pour la pratique, ce n'est pas l'Ancien Testament qui pose le plus grand problème : c'est Jésus et son évangile de la non-violence. Il appelle heureux les artisans de paix.<sup>31</sup> Il demande à ses disciples de tendre la joue gauche, quand on leur donne un soufflet sur la joue droite.<sup>32</sup> Il exhorte les siens à aimer leurs ennemis, à prier pour leurs persécuteurs et à devenir des fils du père céleste qui fait lever son soleil sur les justes et sur les injustes.<sup>33</sup> Et à l'heure de sa passion, il y a cette embarrassante parole adressée à un de ses compagnons, qui porta la main à son glaive : 'Rengaine ton glaive ; car tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive.'<sup>34</sup> Or, beaucoup de chrétiens pensent que ces textes sont inutilisables au plan de la vie politique et sociale. Tendre la joue gauche, quand quelqu'un me donne un soufflet sur la joue droite, est une chose. Mais, tolérer que l'autre, victime sans défense, soit giflé, battu et massacré, n'est-ce pas autre chose ? N'y-a-t-il pas des situations qui nous imposent l'usage du glaive ? J'avoue que je me sens submergé par cette problématique, et si je la mentionne, c'est seulement pour montrer que ce n'est pas l'Ancien Testament, mais le sermon sur la montagne qui me met au pied du mur.

Laissant de côté cette question du pacifisme radical, je ne peux pas ne pas faire mention, à la fin de cette intervention, d'une autre parole du sermon sur la montagne, où Jésus nous dit que nous devons être des artisans de paix. Qu'est-ce-que cela veut dire : 'être artisan de paix' ? À mon avis, un artisan de paix fait tout ce qu'il peut pour éviter justement que cette situation se produise, qui nous impose l'usage du glaive. Le sermon sur la montagne nous pousse à ne jamais arrêter nos tentatives d'utiliser la parole au lieu du glaive et à nous préparer aux œuvres de justice au lieu

---

31. Mt 5, 9.

32. Mt. 5,39.

33. Mt 5, 44s.

34. Mt. 26,51s.

de nous équiper pour la guerre. Les cyniques diront que ce n'est pas par la parole que l'on va résoudre les conflits, mais par le glaive. Je répondrai que, si, hélas, parfois on ne peut plus se passer du glaive, c'est parce qu'avant on s'est passé du dialogue et de l'engagement pour la justice. Je me réfère à une parole impressionnante du cardinal Jean-Louis Tauran : 'Nous sommes « condamnés » au dialogue. Nous évoluons dans un monde où tout se conjugue au pluriel y compris la religion. Dans une société qui n'est plus sûre de son avenir et se désintègre, il est impératif de créer des espaces où chacun puisse être écouté, accueilli et compris. Des lieux où dans la sérénité, je puis connaître les valeurs d'autrui, tout en défendant les miennes.'<sup>35</sup>

Avec les musulmans le dialogue devrait porter aussi sur la Bible et le Coran, mais les idées des chrétiens et des musulmans quant à l'origine de leurs textes sacrés et les manières de les interpréter sont si différentes les unes des autres, que le seul dialogue sur des textes ne nous mènera pas au but. Qui veut tuer au nom de la Bible, trouvera toujours son texte. Qui veut tuer au nom du Coran le trouvera également. Donc je doute qu'un dialogue sur nos textes, isolé du dialogue, de la collaboration et de la prière, nous rapprochera beaucoup.

Pour s'ouvrir à l'Éternel comme seul Dieu, il faut d'abord se débarrasser de tout calcul et de tout intérêt. Plus importantes que la discussion des textes sont des rencontres concentrées sur la prière, le détachement et l'aide mutuelle. Au fond il n'y a rien qui unit juifs, chrétiens et musulmans aussi étroitement que la prière abrahamique, adressée à Dieu seul, qui appelle toute la famille humaine à la foi. C'est pourquoi le pape François a invité Shimon Pérès et Mahmoud Abbas à venir prier avec lui au Vatican pour la paix, le 8 juin 2014, jour de Pentecôte. Tour à tour, et chacun a prié sur trois thèmes choisis en commun : la création qui nous rend tous frères, la demande de pardon qui nous rend tous humbles, et enfin l'invocation pour la paix, qui est par définition une prière désarmante.

*Jan Hulshof, mariste, 6 mai 2015*

---

35. Jean-Louis Card. Tauran, La vision chrétienne des relations chrétiens musulmans, 15. Sept. 2014, [www.http://bordeaux.catholique.fr/agir-et-echanger/dialogue-inter-religieux/dialogue-avec-lislam/la-vision-chretienne-des-relations-chretiens-musulmans](http://bordeaux.catholique.fr/agir-et-echanger/dialogue-inter-religieux/dialogue-avec-lislam/la-vision-chretienne-des-relations-chretiens-musulmans)